

Sainte Marie de l'Incarnation

(1599-1672)

Fille de Dieu – Mère de l'Église au Canada

Le 3 avril 2014, le pape François reconnaissait comme sainte Marie Guyart de l'Incarnation, en étendant à l'Église universelle son culte liturgique, par une « canonisation équipollente ». Mais qui est cette femme du premier XVII^e siècle français, cette Ursuline, missionnaire et fondatrice en Nouvelle-France, cette femme accomplie dans son humanité, mais qui est aussi une des plus grandes mystiques chrétiennes, que Bossuet aimait à appeler « la Thérèse de nos jours et du nouveau monde¹ » ?

C'est le « secret » de cette vie que nous nous proposons ici de laisser entrevoir, tout d'abord à travers le parcours biographique de Marie, puis par l'interrogation que suscite sa vocation apostolique, enfin en s'arrêtant sur les trois « lieux », la Parole de Dieu, l'Eucharistie et l'Église, où il lui fut donné de rencontrer Dieu en une expérience spirituelle « inclassable² ».

En effet, cette « fille de l'Église », comme elle se désigne elle-même, vivant d'une intense union au Verbe Incarné, entièrement donnée aux « affaires de son Divin Époux », deviendra, par sa fécondité apostolique, notamment par son œuvre éducatrice auprès des petites Amérindiennes, la « Mère de l'Église au Canada », du titre que lui donna Jean Paul II lors de sa béatification en 1980.

Sur ce parcours, Marie nous accompagnera, à travers la lecture de ses propres Relations autobiographiques et de son importante correspondance. Nous la laisserons parler le plus souvent. Ne possède-t-elle pas, et de façon exceptionnelle, les trois « faveurs » dont parle sainte Thérèse d'Avila³ : celles de recevoir la communication divine, d'en avoir la pleine intelligence, et de pouvoir aisément l'exprimer et l'interpréter ?

1 Jacques Bénigne Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison, où sont exposées les erreurs des faux mystiques de nos jours*, Paris, Jean Anisson, 1697, l. IX, n° III, p. 343.

2 « Difficilement classable » est le jugement émis sur Marie de l'Incarnation par Charles André Bernard, *Le Dieu des mystiques*, Paris, Les Éditions du Cerf, T. I, 1994, p. 10-11.

3 Thérèse d'Avila, *Autobiographie*, ch. XVII, 5, éd. Marcelle Auclair, *Thérèse d'Avila. Œuvres complètes*, Paris, Desclée de Brouwer (col. Bibliothèque européenne), 1964, p. 111.

Marie Guyart de l'Incarnation : la vie d'une femme atypique

Marie⁴ est née le 28 octobre 1599, à Tours, sur la paroisse Saint-Saturnin, où son père, Florent Guyart est maître boulanger⁵. La famille - de petite bourgeoisie commerçante - aurait habité rue des Tanneurs, à quelques pas de la Loire. Puis elle vint s'installer sur la paroisse Saint-Pierre-des-Corps que Marie ne devait plus quitter jusqu'à son départ pour la Nouvelle-France en 1639. À Tours, elle devait vivre 40 ans, plus de la moitié de son existence.

Quatrième des huit enfants qui naîtront au foyer Guyart, Marie va grandir au sein d'une famille unie qui vit profondément sa foi chrétienne. Les exemples ne manquent pas autour d'elle. C'est d'abord sa mère, Jeanne Michelet, qui, se croyant seule, s'entretenait familièrement avec Dieu de tous ses problèmes domestiques. Marie qui en a été témoin, en restera profondément marquée. Les pauvres trouvaient toujours une place à la table familiale et ils ne portaient jamais les mains vides. À l'occasion, la fillette, à l'insu de ses parents, se privait elle-même pour leur venir en aide.

L'enseignement que l'enfant reçut en famille et dans les petites écoles fut rudimentaire. Mais Marie le complétera plus tard par ses lectures. Elle sut aussi profiter des fréquentes et longues prédications que donnaient alors capucins, récollets et minimes. La Parole de Dieu et son enseignement tiendront une grande place dans la vie de Marie. Nous en reparlerons. Le riche déploiement des liturgies solennelles, ainsi que les grandes manifestations de la foi populaire, les processions avec croix et bannières, s'accordaient à sa sensibilité. Le chant surtout, pour lequel elle aura toujours beaucoup d'attrait et de facilité, faisait vibrer son âme d'artiste. Sa vie de prière était spontanée et la conduisait à l'église où, des heures durant, dans un coin d'ombre, à l'abri des regards, elle parlait simplement à Dieu, à l'exemple de sa mère.

Marie Guyart manifeste dès cette époque les traits de sa très riche personnalité qui seront toujours les siens. Elle est douée d'une grande sensibilité qui la fait réagir avec vivacité à tout ce qui l'affecte. Ce qui n'exclut pas parfois chez elle la timidité, surtout quand il s'agit de livrer quelque chose de sa vie intérieure. Elle se montre affectueuse et aime à plaire, à faire plaisir et à se faire aimer par sa gentillesse et sa grande gaieté. Son intelligence, servie par une mémoire exceptionnelle, est vive, critique, portée à l'analyse minutieuse, capable d'embrasser un nombre considérable d'objets différents, sans pour autant l'empêcher jamais d'aller à l'essentiel. Sa grande facilité d'élocution, son humour, sa capacité d'accueil lui attirent d'instinct la sympathie. Apte à conduire les hommes et les entreprises les plus diverses, sans cependant être autoritaire ni dominatrice, elle semble être née pour l'action et elle se révélera effectivement supérieurement douée pour les affaires. Son esprit est clair,

4 La bibliographie sur Marie de l'Incarnation est gigantesque. Elle se trouve, de façon presque exhaustive, sur le site internet du Centre d'Études sur Marie de l'Incarnation (CÉMI) de Québec, à l'adresse suivante : www.cemi.ulaval.ca/banque-bibliographique.aspx. Signalons toutefois les trois biographies de références de Dom Claude Martin, *La Vie de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle France. Tirée de ses Lettres et de ses Écrits*, Paris, Louis Billaine, 1677, réimpression, Solesmes, 1981 ; de Dom Guy-Marie Oury, *Marie de l'Incarnation (1599-1672)*, Tours, Mémoires de la Société archéologique de Touraine, T. LVIII et LIX, 1973 ; et de Françoise Deroy-Pineau, *Marie de l'Incarnation. Marie Guyart. Femme d'affaires, mystique, Mère de la Nouvelle-France. Tours, 1599 – Québec, 1672*, Éditions Fides, 1999.

5 Ce simple parcours biographique doit beaucoup à la première partie du beau livre de Dom Guy-Marie Oury, *Ce que croyait Marie de l'Incarnation*, Paris, Mame, 1972, p. 9-64, où est relaté l'itinéraire spirituel de Marie.

positif, équilibré, avec un jugement très sûr et décidé.

À sept ans, à l'orée de l'âge de raison, Marie vit un événement, une première grâce mystique, qu'elle a raconté bien des années plus tard dans la *Relation de 1654* :

Je n'avais qu'environ sept ans, qu'une nuit, en mon sommeil, il me sembla que j'étais dans la cour d'une école champêtre, avec quelqu'une de mes compagnes, où je faisais quelque action innocente. Ayant les yeux levés vers le ciel, je le vis ouvert et Notre-Seigneur Jésus-Christ, en forme humaine, en sortir et qui par l'air venait à moi qui, le voyant, m'écriai à ma compagne : « Ah ! Voilà Notre-Seigneur ! C'est à moi qu'il vient ! » Et il me semblait que cette fille ayant commis une imperfection, il m'avait choisie [plutôt qu']elle qui était néanmoins bonne fille. Mais il y avait un secret que je ne connaissais pas. Cette suradorable Majesté s'approchant de moi, mon cœur se sentit tout embrasé de son amour. Je commençai à étendre mes bras pour l'embrasser. Lors, lui, le plus beau de tous les enfants des hommes, avec un visage plein d'une douceur et d'un attrait indicible, m'embrassant et me baisant amoureusement, me dit : « Voulez-vous être à moi ? » Je lui répondis : « Oui ». Lors, ayant ouï mon consentement, nous le vîmes remonter au ciel⁶.

Marie n'oubliera jamais le « oui » qu'à l'âge de 7 ans elle a donné au « plus beau de tous les enfants des hommes », au Verbe Incarné dont elle devait être un jour l'épouse. Pour le moment, rien n'est changé dans sa vie. Mais au milieu des jeux et des occupations de l'enfance, elle se sent liée à Dieu par un « secret » qu'elle ne connaissait pas encore.

En 1617, Marie est mariée à Claude Martin, maître ouvrier en soie, qui dirige un atelier sur la paroisse Saint-Pierre. Elle s'était ouverte à sa mère de son désir de vie religieuse et d'entrer chez les bénédictines de l'abbaye de Beaumont-les-Tours dont une lointaine parente était l'abbesse, mais ses parents la jugeant trop pleine de vie pour faire une bonne moniale n'y prêtèrent pas attention. Elle n'osa rien dire et se laissa marier.

C'est ainsi qu'à 17 ans, Marie, tout juste sortie de l'enfance, se retrouve à la tête d'une maisonnée nombreuse qu'il lui faut gouverner, car compagnons et ouvrières, avec femmes et enfants, vivent à la table du maître. Auprès de son mari, elle va faire l'apprentissage du commerce. Dans son atelier, elle se perfectionnera dans l'art de la broderie, acquérant une habileté qui fera l'admiration des Ursulines à son entrée au couvent. Ses talents artistiques variés, broderie, peinture, dorure et peut-être même architecture et sculpture, offrent un autre aspect de sa riche personnalité. Plus tard à Québec, elle travaillera à la décoration des chapelles du monastère et à la confection de parements d'autel et d'ornements liturgiques, notamment pour les missionnaires jésuites.

Marie donne naissance à un garçon, le 2 avril 1619, qui est prénommé Claude, comme son père. Ce dernier meurt six mois plus tard, la laissant veuve à la veille de ses vingt ans, avec un enfant à élever et à la tête d'un atelier au bord de la faillite, car l'entreprise de son mari marchait mal. Elle prit courageusement l'affaire en main, termina les procès en cours, paya les dettes et procéda à la liquidation de l'atelier, à la stupéfaction de son entourage.

6 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § I ; éd. dom Albert Jamet, *Marie de l'Incarnation. Écrits spirituels et historiques*, Paris/Québec, Desclée-de Brouwer & C^{ie}/Action Sociale, T. II, 1930, p. 160-161.

L'emprise de l'Époux divin

La jeune veuve renonça définitivement au mariage malgré les conseils de ses proches et les pressions de sa famille, prononça un vœu privé de chasteté, puis vint passer une année de semi-retraite dans la maison de son père. Sa sœur Claude l'en tira pour lui demander de la seconder dans ses tâches domestiques. En effet, son beau-frère, Paul Buisson, dirigeait une entreprise de messagerie « par eau et par terre » qui se développait rapidement et comptait de nombreux employés qu'il fallait prendre en charge. Elle assura d'abord, durant trois ou quatre années, le travail d'une simple servante, les services de la cuisine et du nettoyage, le soin des malades. Puis, en 1624, sa sœur qui attendait enfin un enfant après quatorze ans de mariage, lui demanda de seconder son mari dans la direction de l'entreprise. Marie a raconté comment elle fut ainsi plongée « dans le gros des affaires » :

Je passais presque les jours entiers dans une écurie qui servait de magasin, et quelquefois il était minuit que j'étais sur le port à faire charger ou décharger des marchandises. Ma compagnie ordinaire était des crocheteurs, des charretiers, et même cinquante ou soixante chevaux dont il fallait que j'eusse le soin. J'avais encore sur les bras toutes les affaires de mon [beau-]frère et de ma sœur lorsqu'ils étaient à la campagne, ce qui arrivait fort souvent⁷.

Il fallait une femme rompue aux affaires pour venir à bout des problèmes matériels d'une fondation du bout du monde. Les dix années passées au service des Buisson l'auront préparé sous ce rapport à sa future vocation missionnaire.

Ses proches ne soupçonnaient pas qu'au milieu de telles occupations et de tracas sans nombre, la jeune femme vivait une expérience spirituelle extraordinaire. « L'on ne voyait [pas] ce que j'expérimentais dans l'intérieur et comme la bonté de Notre-Seigneur y opérait⁸ », écrit-elle au début de la Relation autobiographique de 1654, le « secret » qu'elle-même d'ailleurs ne connaissait pas encore.

Au matin du 24 mars 1620, alors qu'elle se rend à ses affaires, Marie se vit en un instant comme plongée dans le Sang Rédempteur. Elle expérimente alors à la fois la réalité de son péché et l'infinie tendresse de l'Homme-Dieu qui le pardonne et l'efface par l'effusion de son Sang. La vision du Sang, qui provoque ce que Marie regarde comme sa « conversion », est la première des grâces exceptionnelles dont elle sera favorisée. Elle marque son entrée dans la vie mystique. Elle est la porte d'entrée dans sa vie d'intimité avec Dieu.

Son itinéraire mystique conduira Marie, par des étapes successives de purification et d'union toujours plus intense, au mariage spirituel, cet « état foncier et permanent⁹ », par lequel le Verbe Incarné s'unit à l'âme comme à son épouse, lui tenant lieu d'Époux. Au début de l'année 1625, elle voit en songe son cœur enchâssé dans le Cœur de Jésus. Le lundi de la Pentecôte de la même année, 19 mai, survient un premier ravissement dans la Sainte Trinité, à partir duquel Marie sent naître en elle un désir intense d'union avec le Verbe, celui du temps des fiançailles. Elle va être introduite dans

7 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1633* ; éd. dom Albert Jamet, *Marie de l'Incarnation. Écrits spirituels et historiques, op. cit.* T. I, 1929, § 9, p. 162.

8 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § II ; *Ibid.*, T. II, p.163-164.

9 Marie de l'Incarnation, *Supplément à la Relation de 1654*, § XX ; *Ibid.*, p. 498.

l'état de mariage spirituel au cours d'une seconde extase trinitaire, aux environs de la Pentecôte 1627, en mai ou en juin. Marie expérimente alors que le Verbe de Dieu « s'empare de [son] âme, et l'embrassant avec un amour inexplicable, l'unit à soi et la prit pour son épouse ». Et elle précise : « N'étant plus moi, je demeurai lui par intimité d'amour et d'union, de manière qu'étant perdue à moi-même, je ne me voyais plus, étant devenue lui par participation¹⁰ ». Dans ce « commerce amoureux », Marie éprouve aussi l'action du Saint-Esprit, l'« Esprit de l'Époux », qui est le « moteur [gracieux] qui la fait agir de la sorte avec le Verbe » et qui « a pris [aussi] possession d'elle¹¹ ».

Le 17 mars 1631, quelques jours avant sa prise d'habit chez les Ursulines de Tours, Marie est gratifiée d'un troisième ravissement trinitaire, qu'elle relate ainsi :

Comme les trois divines Personnes me possédaient, je les possédais aussi dans l'amplitude de la participation des trésors de la magnificence divine. Le Père Éternel était mon Père ; le Verbe suradorable, mon Époux, et le Saint-Esprit, Celui qui par son opération agissait en mon âme et lui faisait porter les divines impressions¹².

Marie vit une union réelle, personnelle et distincte, avec chacune des Trois Personnes divines. Le mariage spirituel, par lequel le Verbe s'est uni à l'âme comme à son épouse et l'a transformée en lui par « participation », a définitivement introduit Marie au sein de la famille de Dieu, dans l'intimité des Personnes divines. Marie, qui se voit en toute vérité comme le « néant et le rien » et qui, cependant, possède Dieu et est le sujet de l'opération divine, peut être associée maintenant à la Trinité entière dans la mission du Verbe Incarné, œuvrer aux « affaires » de son Époux. Marie est prête pour sa vocation apostolique. Nous reviendrons, dans la deuxième partie de cet exposé, sur ce qui constitue la dimension essentielle - la source et le cœur - de la vocation apostolique de Marie de l'Incarnation.

Son itinéraire mystique ne s'achève pas avec le mariage spirituel. Marie connaîtra encore de longues périodes de purification, des « nuits » douloureuses, au cours des premières années de sa vie religieuse et au moment où elle commencera sa vie proprement missionnaire. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'œuvrant aux « Affaires de l'Époux », Marie ait aussi épousé la croix. Mais elle est entrée dans ce qu'elle appelle son « état foncier », l'état foncier d'épouse du Verbe Incarné, qui désormais prévaudra en tout.

Le désir de la vie religieuse de Marie, qui remonte à la grâce reçue à sept ans et s'impose de nouveau à elle depuis son veuvage et la vision du Sang de 1620, se fait maintenant plus pressant. Longtemps Marie hésitera. Devait-elle écouter la voix de la raison qui lui rappelait ses devoirs essentiels, à l'égard de sa famille, des Buisson dont l'entreprise ne pouvait se passer d'elle, et surtout de son enfant qui n'avait encore que onze ans ?

Son directeur spirituel, Dom Raymond de Saint-Bernard, religieux feuillant, ne mit pas d'obstacle à la réalisation de sa vocation religieuse. Marie, qui avait déjà prononcé un vœu privé de chasteté perpétuelle en 1620, avait, en 1624, émis le vœu d'obéissance – en l'occurrence il s'agissait pour elle d'obéir à sa sœur et à son beau-frère Buisson - et celui de pauvreté avec le consentement de Dom Raymond. Marie savait déjà ce qu'était la pratique des conseils évangéliques. Il restait à choisir une famille religieuse. Les affaires de Paul Buisson l'avaient mise en contact avec les Ursulines

10 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § XXII; *Écrits spirituels et historiques*, op. cit. T. II, p. 252-253.

11 *Ibid.*, § XXII ; *Ibid.*, p. 254.

12 *Ibid.*, § XXXIII ; *Ibid.*, p. 286-287.

établies à Tours depuis 1622. Elle se sent tout de suite attirée par la vie mixte des Ursulines, contemplative et apostolique, « parce qu'elles étaient instituées pour aider les âmes, chose à laquelle j'avais de puissantes inclinations¹³ », écrit-elle. Marie franchit la porte du couvent le 25 janvier 1631. Elle a trente et un ans.

Pour le petit Claude ce fut le drame de la séparation. Pour Marie davantage encore. Claude vint avec des camarades faire du tapage à la porte du monastère, demandant à grands cris : « Rendez-moi ma mère ! ». Le scandale d'une mère abandonnant son enfant circula en ville. Le désarroi de Claude suscite aujourd'hui encore les commentaires les plus divers. Non, Marie ne fut pas une mère dénaturée, comme on a osé le dire. Elle avait d'ailleurs pris toutes les dispositions pour l'avenir familial et éducatif de son fils. Et il est certain que la blessure de la séparation ne se cicatrisera jamais en elle. Mais être aux « affaires de l'Époux », c'était aussi embrasser la croix, ce que Marie comprenait également.

Marie reçut l'habit le 25 mars. Deux ans plus tard, le 25 janvier 1633, elle émet sa profession religieuse. En 1634, elle est nommée sous-maîtresse des novices. Elle se voit alors confier la charge de dispenser aux jeunes religieuses un enseignement catéchétique destiné à les préparer à leurs futures tâches d'enseignantes. Ses instructions seront publiées bien plus tard, en 1684, par son fils, sous le titre *L'École sainte ou Explication familière des Mystères de la Foi*. En 1637, Marie devient maîtresse des pensionnaires.

Partir au Canada bâtir « une maison à Jésus et à Marie »

Voici treize ans que Dieu s'est rendu maître de l'âme de la jeune femme. Marie est devenue l'épouse du Verbe Incarné. À la Noël 1633, la vocation apostolique à laquelle elle est appelée commence à se dévoiler. Un songe prophétique lui fait voir un pays mystérieux, plongé dans la brume, sur lequel se posent le regard de la Vierge Marie et celui de l'Enfant Jésus. Un an plus tard, dans les premiers jours de l'année 1635, alors qu'elle est au chœur pour le temps de l'oraison communautaire, la signification de ce songe lui est révélée. Marie écrit dans la *Relation de 1654* :

Un jour étant en oraison devant le très saint sacrement, appuyée en la chaise que j'avais dans le chœur, mon esprit fut en un moment ravi en Dieu, où lui fut représenté ce grand pays qui lui avait été montré [...]. Lors, cette adorable Majesté me dit ces paroles : « C'est le Canada que je t'ai fait voir ; il faut que tu y ailles faire une maison à Jésus et à Marie. » Ces paroles portaient vie et esprit en mon âme¹⁴.

Marie ne pense plus qu'à réaliser sa vocation. « Mes plus grandes courses étaient dans le pays des Hurons, pour y accompagner les ouvriers de l'Évangile, y étant unie d'esprit au Père Éternel, sous les auspices du sacré cœur de Jésus, pour lui gagner des âmes », écrit-elle.

Tout devait se faire sans elle, par un concours de circonstances auxquelles elle n'eut nulle part. Une jeune et riche veuve d'Alençon, Marie-Madeleine de la Peltrie, secondée de Jean de Bernières, souhaitait fonder à Québec une maison religieuse qui s'occuperait des jeunes Amérindiennes

¹³ *Ibid.*, § XXIX ; *Ibid.*, p. 270.

¹⁴ *Ibid.*, § XLI ; *Ibid.*, p. 315-316.

converties. Ceux-ci, qui avaient entendu parler de Marie par les Jésuites, vinrent à Tours et en trois jours tout fut décidé.

Marie de l'Incarnation quittait Tours le 22 février 1639, avec une jeune ursuline, Marie de Savonnières de Saint-Joseph. À son passage à Orléans, elle voit pour la dernière fois son fils âgé maintenant de dix-neuf ans. Puis le 4 mai, elle s'embarque à Dieppe sur le Saint-Joseph pour la Nouvelle-France, avec sa compagne de Tours, une autre Ursuline de Dieppe, Cécile Richer de Sainte-Croix, la fondatrice, Madame de la Peltrie, et trois Hospitalières de Dieppe envoyées à Québec fonder un Hôtel-Dieu. C'était la première fois dans l'histoire que des femmes consacrées - pour lesquelles était exigée la stricte clôture - traversaient l'océan. Le voyage dura presque trois mois et ne se fit pas sans périls, celui de rencontrer des corsaires ou ce gigantesque iceberg qui faillit fracasser le navire.

Marie et ses compagnes posèrent pied à Québec le 1^{er} août 1639. La capitale de la Nouvelle-France ne comptait alors que cinq ou six maisons de pierre et quelques dizaines de cabanes de rondins ou de planches, regroupées autour d'un fort dérisoire. Sa population française ne dépassait pas les deux cents habitants. Quelques fermes s'élevaient à l'écart, sur la côte de Beaupré. C'est en ce pays, qui est désormais, le sien que Marie va passer les trente-trois années qui lui restent à vivre. Et quelles années ! vécues avec tout l'élan, l'ardeur et la passion de son âme apostolique, consciente qu'elle avait d'œuvrer à la naissance d'une nouvelle Église.

Tout le poids de la nouvelle fondation allait reposer sur les épaules de Marie de l'Incarnation. Les Ursulines s'installèrent d'abord dans un logement de fortune de la Basse-Ville, au bord de l'eau. Les conditions de vie étaient particulièrement éprouvantes dans un pays au climat extrême. Pour se garantir du froid, il faut dormir dans des coffres doublés de serge. En 1642, la communauté déménage pour la Haute-Ville, dans un magnifique monastère de trois étages, entièrement construit de pierre. Mais dans la nuit du 30 au 31 décembre 1650, un incendie le détruit entièrement. Tout est à recommencer, et sans aucune ressource financière.

Il faut aussi pour la supérieure créer une communauté à partir d'éléments disparates qui arrivent presque chaque année de France, en provenance de maisons et de congrégations différentes. Pour elle, Marie rédige, en 1647, de nouvelles constitutions, avec la collaboration du Père jésuite Jérôme Lalemant. Il y eut aussi des défections, celle de la fondatrice elle-même, Madame de la Peltrie - temporaire il est vrai, mais non moins douloureuse -, partie en 1641 pour Montréal et qui deux années durant laissa les Ursulines dans le dénuement le plus complet.

Marie se fait la confidente et le soutien des missionnaires jésuites, les Pères Jean de Brébeuf, Charles Garnier, Isaac Jogues, etc. Par sa prière, mais aussi par sa souffrance, elle les accompagne dans leurs courses apostoliques, désirant même partager leur martyre. Au parloir, elle est consultée par tous au sujet des affaires temporelles et elle prodigue des conseils spirituels. Elle est vraiment la mère de la colonie.

La vie de Marie est aussi étroitement liée à l'histoire politique de la Nouvelle-France, à l'avancée et au recul de la présence française, aux guerres amérindiennes qui entravaient le développement de la colonie, ce dont elle entretient avec force détails ses correspondants en France. En 1649, la nation huronne amie est décimée par la guerre que lui faisait la Confédération iroquoise des Cinq Nations, qui anéantit la nouvelle chrétienté, faisant de nombreux martyrs. Ce qui fit terriblement souffrir l'Ursuline. La survie même de la colonie est périodiquement remise en question. L'importante Recrue de 1653 pour Montréal, conduite par Maisonneuve, suscite de nouveau l'espoir, ainsi que l'arrivée, en 1659, de François de Laval comme vicaire apostolique de la Nouvelle-France.

Mais en 1660, le monastère des Ursulines est transformé en forteresse dans la crainte d'une attaque iroquoise contre Québec.

Marie eut beaucoup à souffrir de la part des Iroquois, qui détruisirent les établissements agricoles du monastère, tuèrent ses ouvriers et ses meilleurs amis, les Hurons et les missionnaires jésuites. À chaque fois elle ressentira fortement, dans son corps et dans son âme, le contrecoup de toutes les épreuves infligées au pays pour lequel elle s'était entièrement donnée. La situation ne s'améliora vraiment qu'à partir de 1663, lorsque la Couronne prit directement en main les destinées du Canada et le dota d'institutions stables.

Au milieu des petites Amérindiennes

Marie de l'Incarnation n'a pas oublié sa mission première en terre canadienne, telle qu'elle est transcrite dans le contrat de fondation, « d'instruire les petites filles sauvages ». Elle allait réserver le meilleur d'elle-même pour celle qu'elle appelle les « délices de nos cœurs¹⁵ ».

Dans une de ses lettres, Marie parle de la toute première des petites Amérindiennes qui furent confiées aux Ursulines, Marie Negabamat, âgée de dix ans, qui avait été baptisée à Sillery le 2 août 1639, en présence des Ursulines et qui avait pour marraine Madame de la Peltrie :

Elle était si accoutumée à courir dans les bois que l'on perdait toute espérance de la retenir [...]. Elle s'enfuit quatre jours après dans les bois ayant mis en pièces une robe que nous lui avons donnée. Son père qui est un excellent chrétien et qui vit comme un saint lui commanda de revenir [...], ce qu'elle fit. Elle n'y fut pas deux jours qu'il y eut un changement admirable. Elle ne semblait plus être elle-même, tant elle était portée à la prière et aux pratiques de la piété chrétienne, en sorte qu'aujourd'hui elle est l'exemple des filles de Québec quoiqu'elles soient toutes très bien élevées. Si tôt qu'elle a fait une faute, elle en vient demander pardon à genoux, et elle fait les pénitences qu'on lui donne avec une douceur et affabilité incroyables. En un mot on ne la peut regarder sans être touché de dévotion, tant son visage marque d'innocence et de grâce intérieure¹⁶.

C'est avec la même tendresse, la même affection, toujours personnalisée, que Marie entourera les petites Françaises et ses « petites sauvagesses », qui seront éduquées ensemble.

Il s'agissait, au départ, non seulement de faire des Amérindiennes de bonnes chrétiennes, mais aussi de vraies petites Françaises capables d'épouser des colons et de fonder des familles. Mais devant son insuccès, le programme de francisation sera rapidement abandonné, au profit de la conversion des âmes et de l'intégration de la culture amérindienne qui en était la condition.

À cette fin, Marie de l'Incarnation et ses religieuses utilisèrent toutes les ressources dont elles disposaient, avec un effort constant. Sous la direction des pères jésuites qui eux-mêmes s'étaient faits

15 Marie de l'Incarnation, Lettre du 12 septembre 1670 à Mère Cécile de Saint-Joseph ; éd. Dom Guy Oury, *Marie de l'Incarnation. Correspondance*, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, 1971, p. 883. Voir Claire Gourdeau, *Les délices de nos cœurs. Marie de l'incarnation et ses pensionnaires amérindiennes (1639-1672)*, Sillery, Les éditions du Septentrion, 1994.

16 Marie de l'Incarnation, Lettre du 3 septembre 1640 à Marguerite Thiersault (?); *Marie de l'Incarnation. Correspondance*, op. cit. p. 95.

« écoliers des Sauvages », Marie se mit à l'apprentissage des langues autochtones : d'abord le montagnais et l'algonquin, puis le huron, et enfin l'iroquois. Dans ces langues, elle traduira les prières usuelles et composera des catéchismes, et même des dictionnaires.

À son arrivée à Québec en 1640, Anne Le Bugle de Sainte-Claire adressera à la prieure des Ursulines de Paris cette pittoresque scène de genre :

[Marie de Saint-Joseph] est maîtresse de nos petites [pensionnaires amérindiennes] qu'elle aime comme une Mère fait [avec] ses enfants. Après le catéchisme elle leur apprend à chanter et toucher sur la viole des cantiques spirituels ; parfois elle les fait danser à la mode des sauvages et ces petites sont si innocentes que, quand Madame de la Peltrie notre fondatrice s'y rencontre, elles la prient de danser avec elles¹⁷.

Chant (en latin, en français et dans les langues du pays), musique et danse, mais aussi recours à l'image, aux modes alimentaires (la fameuse sagamité) et vestimentaires (de la couleur à dominante rouge) des autochtones, rien ne sera exclu par Marie pour aller à la rencontre de l'autre et le gagner au Christ, dans le respect et l'adaptation à la diversité des cultures amérindiennes.

Le Témoignage de Marie

Après une période d'instabilité à la suite du départ de sa mère pour le Canada, Claude s'est ressaisi et, en 1641, il est entré chez les bénédictins réformés de la Congrégation de Saint-Maur, pour la plus grande joie de Marie. Dom Claude voudrait connaître maintenant quelque chose de la vie intérieure de sa mère, dont il a deviné la profondeur et la beauté. Aussi sollicite-t-il d'elle une narration de son cheminement spirituel. Après bien des hésitations, mais pressée aussi par son affection maternelle, Marie se met au travail, sur le conseil du Père Lalemant, son directeur spirituel. Son manuscrit est presque achevé lorsqu'il disparaît dans l'incendie de 1650. Elle pense être quitte, mais Dom Claude ne veut rien entendre, et Marie se remet au travail. Or la retraite du printemps 1653 lui apporte un flot de lumière. La rédaction est achevée au printemps suivant.

La *Relation de 1654* est l'écrit majeur de Marie de l'Incarnation, un chef-d'œuvre absolu de la littérature mystique. Dom Claude, en en donnant de très larges extraits dans la *Vie* de sa mère qu'il publia en 1677, a fait connaître l'extraordinaire physionomie spirituelle de Marie de l'Incarnation. En 1633, son directeur spirituel d'alors, le Père Georges de la Haye, Jésuite, lui avait aussi demandé de mettre par écrit ce qu'il ignorait de son itinéraire spirituel antérieur. De ces deux Relations autobiographiques, Dom Albert Jamet allait publier l'essentiel sous le titre *Le Témoignage de Marie de l'Incarnation*, en 1932.

L'expérience des mystiques est en effet un « témoignage », ou encore une « invitation », ainsi que l'explique Dom Jamet dans la préface de son livre :

Car, si leur expérience, en plus de ce qu'elle signifie pour eux de sainteté, de gloire et de béatitude, a un sens pour nous, c'est qu'elle nous donne le goût des dons qui constituent et achèvent la vie

17 Lettre d'Anne Le Bugle de Sainte-Claire du 2 septembre 1640 à la prieure du couvent des Ursulines de Paris ; *Ibid.*, p. 968-969.

chrétienne et qu'elle nous invite à les désirer de toute l'ardeur de notre âme. Comme l'apôtre saint Jean, s'ils nous annoncent *ce qu'ils ont vu, entendu et touché du Verbe de vie*, c'est afin que nous entrions en société avec eux, - avec eux, dont la société est avec le Père et avec son Fils bien-aimé, Jésus-Christ, et avec leur lien substantiel, le Saint-Esprit¹⁸.

Le parcours de Marie de l'Incarnation si atypique est tout à la fois emblématique de la vie chrétienne.

Ce que Marie a vécu, n'est-ce pas avant tout le témoignage de la « privauté [...] d'un Dieu d'amour¹⁹ » ?

Les années se faisaient maintenant pesantes pour Marie. Une grave maladie l'avait terrassée en 1657, mais elle s'en était remise. Jusqu'au dernier jour elle lutta contre elle-même, n'acceptant pas de se démettre de sa mission devant la maladie. Le 30 avril 1672, Marie mourait à l'âge de soixante-douze ans. Elle était ensevelie en cette terre canadienne, pour ainsi dire définitivement « incorporée à cette nouvelle Église²⁰ », aux conquêtes apostoliques de laquelle elle avait participé par sa vie entière.

Être aux « affaires de l'Époux » : la vocation apostolique de Marie de l'Incarnation

Épouse, mère, veuve, femme d'affaires, religieuse, éducatrice, fondatrice et missionnaire, Marie de l'Incarnation aura vécu ces divers états de vie avec un rare équilibre. Où ce dernier trouve-t-il sa source, si ce n'est dans l'entier abandon à Dieu dont Marie fit toujours preuve ? Abandon qui n'est pas démission de soi, mais bien au contraire réponse agissante à l'appel de Dieu discerné à travers les circonstances de la vie²¹. Aussi cet abandon, qui exclut toute attitude ajustée a priori, a été pour Marie la condition d'un « agir juste », c'est-à-dire conforme à la volonté de Dieu, mais qui est aussi un « agir adapté », en accord avec la situation réelle des personnes et des événements. L'équilibre de Marie résulte de la parfaite adéquation entre son agir et la volonté divine perçue à travers ce qu'il lui est donné de vivre. De là vient également sa grande capacité d'accueil et d'adaptation.

L'abandon à Dieu participe de l'« état foncier » dans lequel l'a fait entrer le mariage spirituel, « dans lequel l'état d'épouse prévaut à tout²² », « l'âme ne se trouvant avoir vie qu'en Lui, dans [son]

18 Dom Albert Jamet, *Le Témoignage de Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours et de Québec*, Paris, Gabriel Beauchesne éditeur, 1932, Préface, p. XXVI.

19 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § XXII ; *Écrits spirituels et historiques*, op. cit. T. II, p. 252.

20 Marie de l'Incarnation, Lettre du 19 août 1664 à Mère Angélique Le Blanc de la Conception ; *Marie de l'Incarnation. Correspondance*, op. cit. p. 734.

21 Voir Marie-Caroline Bustarret, « L'abandon à Dieu chez Marie de l'Incarnation : une expérience spirituelle féconde », dans *Quatre cents ans de regards sur Marie Guyard*, actes électroniques du colloque de Tours et de Solesmes, les 13 et 14 mai 2013, sur le site touraine-canada.org

22 Marie de l'Incarnation, *Supplément à la Relation de 1654*, § XX ; *Écrits spirituels et historiques*, op. cit. T. II, p. 498.

état foncier d'amour, jour et nuit et à tout moment²³ ». De façon plus immédiate, c'est l'Esprit Saint, l'« Esprit de l'Époux », qui, par l'assistance de ses dons, conduit Marie.

La vocation apostolique de Marie de l'Incarnation²⁴ relève de cette même dynamique inhérente à l'état d'union à Dieu qui la fait être aussi aux « affaires de l'Époux », comme elle l'explique elle-même dans un passage de la *Relation de 1654* :

Se voyant agrandie à cette dignité que le Verbe est son Époux et elle, son épouse, et lui dire : « Vous êtes mon moi, vous êtes mon mien. Allons, mon Époux, dans les affaires que vous m'avez commises. » L'âme n'a plus de désirs, elle possède le Bien-Aimé. Elle lui parle, parce qu'il lui a parlé, et ce qu'elle parle, ce n'est pas son langage qu'elle parle. Elle entre dans les affaires, pour en tout et par [tout], ensuite des connaissances qu'il lui en donne et communique, rechercher sa gloire, et [faire] qu'il règne, Maître absolu de tous les cœurs. Elle redouble ses pénitences et se consomme dans les actions de charité du prochain, se faisant toute à tous pour les gagner à son Bien-Aimé²⁵.

Le moteur intérieur de ce souffle apostolique est, là aussi, l'Esprit Saint, que Marie appelle « l'esprit apostolique, qui n'est autre que l'Esprit de Jésus-Christ²⁶ ». C'est lui qui « l'agissait ». Marie fait l'expérience de la présence agissante de l'Esprit qui la conduit à coopérer à l'œuvre de la Rédemption. À la suite du songe prophétique de la Noël 1633, elle écrit :

Je me promenais en esprit dans ces grandes vastitudes et j'y accompagnais les ouvriers de l'Évangile, auxquels je me sentais unie étroitement à cause qu'ils se consumaient pour les intérêts de mon céleste et divin Epoux, et il m'était avis que j'étais une même chose avec eux. Quoique corporellement je fusse en l'actuelle pratique de mes règles [au monastère de Tours], mon esprit ne [se] désistait point de ses courses, ni mon cœur, par une activité amoureuse plus vite que toute parole, de presser le Père Éternel pour le salut de tant de millions d'âmes que je lui présentais. L'Esprit de grâce qui m'agissait m'emportait en une si grande hardiesse et privauté auprès du Père Éternel qu'il ne m'était pas possible de faire autrement. « Ô Père, que tardez-vous ? Il y a si longtemps que mon Bien-Aimé a répandu son Sang ! Je postule pour les intérêts de mon Époux, lui disais-je. Vous garderez votre parole, ô Père, car vous lui avez promis toutes les nations²⁷. »

C'est la Trinité tout entière qui préside à la vocation apostolique de Marie, comme elle avait présidé à la grâce d'union du mariage spirituel. Ce caractère fortement trinitaire se retrouve dans la célèbre « Prière apostolique » adressée au Père éternel puis au Verbe Incarné, prière qu'elle composa à cette époque, semble-t-il :

C'est par le cœur de mon Jésus, ma voie, ma vérité et ma vie que je m'approche de vous, ô Père Éternel. Par ce divin Cœur je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas ; je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas ; je vous adore pour tous les aveugles volontaires qui par

23 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § LXVIII ; *Ibid.*, p. 464.

24 Voir à ce sujet la lumineuse contribution de Thérèse Nadeau-Lacour, « Marie Guyart de l'Incarnation. Être aux « affaires de l'Époux ! », dans *Au nom d'une passion. Essai sur les fondamentaux spirituels de l'évangélisation*, Perpignan, Éditions Artège, 2013, p. 159-172.

25 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § XXIII ; *Écrits spirituels et historiques, op. cit.* T. II, p. 255-256.

26 *Ibid.*, § XXXIX ; *Ibid.*, p. 310.

27 *Ibid.*, § XXXIX ; *Ibid.*, p. 311.

mépris ne vous connaissent pas. Je veux par ce divin Cœur satisfaire au devoir de tous les mortels. Je fais le tour du monde pour y chercher toutes les âmes rachetées du Sang très précieux de mon divin Époux ; je veux vous satisfaire pour elles toutes par ce divin Cœur. Je les embrasse toutes pour vous les présenter par lui. Je vous demande leur conversion ; voulez-vous souffrir qu'elles ne connaissent pas mon Jésus ? Permettez-vous qu'elles ne vivent pas en Celui qui est mort pour vous ? Vous voyez, ô divin Père, qu'elles ne vivent pas encore. Ah ! Faites qu'elles vivent par ce divin Cœur.

Sur cet adorable Cœur je vous présente tous les ouvriers de l'Évangile ; remplissez-les de votre Esprit Saint par les mérites de ce divin Cœur. Sur ce sacré Cœur comme sur un Autel divin je vous présente [...], je vous demande au nom de mon divin Époux que vous les remplissiez de son esprit et qu'ils soient éternellement à vous sous les auspices de cet adorable Cœur.

Vous savez, mon bien-aimé, tout ce que je veux dire à votre Père par votre divin Cœur et par votre sainte âme ; en le lui disant je vous le dis parce que vous êtes en votre Père et que votre Père est en vous. Faites donc que tout cela s'accomplisse et joignez-vous à moi pour fléchir par votre Cœur celui de votre Père. Faites selon votre parole que comme vous êtes une même chose avec lui, toutes les âmes que je vous présente soient aussi une même chose avec lui et avec vous²⁸.

C'est ce même « Esprit apostolique » qui, plus tard, au Canada, fera désirer à Marie de partager les travaux, les souffrances et même la mort – les « noces de sang » - des missionnaires jésuites, dont le martyre a consommé à son suprême degré la charité apostolique. Elle écrivait à Dom Claude, le 22 octobre 1649 :

Le présent mystique le plus précieux en tout est l'esprit du sacré Verbe Incarné, quand il le donne d'une façon sublime, comme il le donne à quelques âmes que je connais de cette nouvelle Église, et comme il l'a donné à nos saints Martyrs, les Révérends Pères Brébeuf, Daniel, Jogues, Lalemant, qui ont fait paraître par leur généreux courage combien leur cœur était rempli de cet esprit et de l'amour de la croix de leur bon Maître. C'est cet esprit qui fait courir par mer et par terre les ouvriers de l'Évangile et qui les fait des Martyrs vivants avant que le fer et le feu les consume. Les travaux inconcevables qu'il leur faut endurer sont des miracles plus grands que de ressusciter les morts. [...] Ce don est une intelligence de l'Esprit de l'Évangile et de ce qu'a dit, fait et souffert notre adorable Sauveur et Maître, avec un amour dans la volonté conforme à cette intelligence. [...] Cette approche amoureuse du Verbe incarné porte dans l'âme une onction qui ne se peut exprimer, et dans les actions une sincérité, droiture, franchise, simplicité, fuite de toutes les obliquités ; elle imprime dans le cœur l'amour de la croix et de ceux de qui l'on est persécuté ; elle fait sentir et expérimenter l'effet des huit béatitudes d'une manière que Dieu sait et que je ne puis dire²⁹

Dès son enfance, sa prédisposition à faire écho à la Parole de Dieu entendue produisait en Marie un attrait pour la prédication et la mission. « Je ne trouvais rien de plus grand que d'annoncer la Parole de Dieu³⁰ », écrit-elle ; ou encore : « Mon cœur se sentait uni aux âmes apostoliques d'une manière tout extraordinaire³¹. » La vision du Sang de 1620, surtout, lui avait fait prendre conscience du prix infini de la Rédemption. Lorsque, dans le mariage spirituel, l'union à Dieu devient l'état

28 Marie de l'Incarnation, Lettre du 16 septembre 1661 à son fils ; *Marie de l'Incarnation. Correspondance, op. cit.* p. 659-660.

29 Marie de l'Incarnation, Lettre du 22 octobre 1649 à son fils ; *Ibid.*, p. 376-377.

30 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § IV ; *Écrits spirituels et historiques, op. cit.* T. II, p. 168.

31 Marie de l'Incarnation, Lettre du 1^{er} septembre 1643 à son fils ; *Marie de l'Incarnation. Correspondance, op. cit.* p. 185.

foncier de Marie, c'est sa vie tout entière qui est animée du souffle apostolique.

La vie de Marie de l'Incarnation est conduite par sa double et inséparable vocation « contemplative » ou « unitive », et « active », ou « apostolique », écho du double commandement de l'amour. L'amour de Marie pour Dieu et son désir de lui être uni se traduit dans l'amour de l'autre - les pauvres, les employés de l'entreprise Buisson, les sœurs de sa communauté, les Amérindiens, etc. - et le désir du salut de son âme. Cette charité apostolique, qui va jusqu'à la conformation au Christ dans sa Passion, est pour Marie le plus haut degré d'union à Dieu. C'est ce qu'elle exprime de façon admirable dans une lettre à son fils :

Notre union n'est jamais plus éminente que dans les travaux soufferts à l'imitation et pour l'amour de Jésus-Christ, qui était dans le temps de ses souffrances et surtout au point de sa mort dans le plus haut degré d'union et d'amour pour les hommes avec Dieu son Père. L'union douce et amoureuse est déjà la béatitude commencée dans une chair mortelle, et son mérite est dans les actes de la charité envers Dieu et le prochain, et des autres vertus théologiques. Mais dans l'union dont je parle, qui est pourtant une suite de celle-là, il s'agit de donner sa vie dans une consommation de travaux qui portent à la ressemblance de Jésus-Christ³².

L'expérience de Marie de l'Incarnation fait voler en éclats les trop rapides classifications, établies de manière distincte, voire opposée, entre mystique de l'intériorité, mystique de la conformation au Christ et mystique apostolique. Elle se situe à la suite de saint Paul, l'Apôtre des nations, pour qui « vivre c'est le Christ » (Ph 1, 21) et « annoncer l'Évangile [...], une nécessité qui s'impose » (1 Co 9, 16).

Par sa participation à l'acte rédempteur du Verbe Incarné, son Époux divin, Marie a trouvé sa réelle fécondité : enfanter dans la foi des enfants pour le Père. Au moment de sa mort, ce sont ses « petites sauvagesses », les Amérindiennes, que Marie appellera auprès d'elle, afin de contempler sur leurs visages les traits de Jésus-Christ qu'elle a voulu former en leur âme (cf. Ga 4, 19)³³.

Les fondements de l'expérience spirituelle de Marie de l'Incarnation

La vie de Marie de l'Incarnation a toujours été nourrie, dans son désir comme dans sa réalisation et sa fécondité, par l'expérience chrétienne commune. Mais il lui a été donné de vivre intensément cette dernière, avec des grâces de lumière très particulières ; lumières dont elle prit conscience et qui l'ont aussi aidée à livrer son témoignage.

L'expérience mystique de Marie, pour extraordinaire qu'elle soit, n'en est pas moins le développement normal et plénier de la grâce sanctifiante, par l'exercice habituel des vertus infuses, surtout théologiques, et des dons du Saint-Esprit, reçue au baptême et commune à tous les baptisés. Elle se situe dans l'exact prolongement des grâces « ordinaires ».

La Parole de Dieu et les sacrements, l'Eucharistie principalement, sont les fondements sur lesquels l'Esprit Saint a bâti l'édifice spirituel dont les relations biographiques nous révèlent, en Marie,

32 Marie de l'Incarnation, Lettre du 30 août 1650 à son fils ; *Ibid.*, p. 397.

33 C'est sur cette évocation, très belle, que Madame Thérèse Nadeau-Lacour achève sa contribution signalée ci-dessus.

la beauté radieuse.

La Parole de Dieu

La Parole de Dieu occupe une place fondamentale dans l'itinéraire spirituel de Marie de l'Incarnation³⁴. L'Écriture, notamment les Évangiles, a été la norme constante et unique de sa marche vers Dieu. N'affirme-t-elle pas :

[II] est à remarquer que dans la voie que Notre-Seigneur a toujours tenue sur moi pour ma conduite spirituelle, que le Saint-Esprit m'a toujours, depuis le commencement qu'il m'a appelée dans la vie intérieure jusqu'à cette heure, donné pour principe les maximes de l'Évangile, sans que je m'y étudiasse, soit y raisonnant, soit y réfléchissant par élection, mais cela me venant tout en un moment dans l'esprit, sans qu'au précédent j'en eusse fait lecture. Même quand j'en eusse fait, ma mémoire était labile en ce point, en sorte que la maxime qui était produite par l'Esprit qui me conduisait anéantissait en moi tous autres souvenirs, quoique saints, et ce qui était présenté en mon esprit portait en soi ce qui pour lors était utile pour mon avancement spirituel, et toutes sortes de biens et grâces substantielles dans l'union du sacré Verbe incarné³⁵.

C'est la pratique effective des « maximes de l'Évangile » qui est la garantie de la conformité de sa vie à celle du Christ.

C'est dès son enfance que Marie manifeste un grand attrait pour la Parole de Dieu. Ce qui lui fait vivement désirer d'aller entendre les prédicateurs. « Je ne trouvais rien de plus grand que d'annoncer la parole de Dieu³⁶ », déclare-t-elle. L'écho que la Parole trouvait dans son cœur, et qui augmentait toujours plus son amour de l'entendre, la poussait aussi irrésistiblement à l'annoncer déjà autour d'elle. Premier indice de sa vocation apostolique, a-t-il été dit plus haut.

Marie connut d'abord les Écritures par ce qu'en livre la liturgie, les péripécies évangéliques des dimanches et jours de fêtes, et par les passages cités par les prédicateurs. Plus tard, au temps de son mariage, elle se procura un psautier français. La méditation des psaumes fut sa nourriture principale, bien avant son entrée chez les Ursulines où, plusieurs fois par jours, elle allait les pratiquer dans l'office choral. La Bible deviendra pratiquement son seul livre de lecture spirituelle, qu'elle dut relire plusieurs fois et en entier durant sa longue vie religieuse. Elle fréquenta surtout l'Évangile de saint Jean et les Épîtres de saint Paul. Le Cantique des cantiques également, qui lui apparut comme la meilleure expression de ce qui lui a été donné de vivre dans le mariage spirituel. Elle en composera un court commentaire que Dom Claude publiera en 1682. Elle commenta aussi les psaumes, mais ce commentaire est perdu.

Chez Marie de l'Incarnation sa grande connaissance des Écritures, qui lui étaient continuellement présentes à la pensée, est le résultat non d'une étude assidue mais d'un véritable

34 Voir Dom Guy-Marie Oury, *Marie de l'Incarnation. Physionomie spirituelle*, Solesmes, Éditions de Solesmes, 1980, le chapitre V : « La Parole de Dieu », p. 66-86.

35 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § LX ; *Écrits spirituels et historiques*, op. cit., T. II, p. 424-425.

36 *Ibid.*, § IV ; *Ibid.*, p. 168.

charisme, ainsi qu'elle le précise dans le *Supplément à la Relation de 1654* :

Les connaissances que Notre-Seigneur m'a données sur l'Écriture sainte ne me sont pas venues en la lisant, mais dans l'oraison : ce qui a beaucoup servi à la direction de ma vie tant intérieure qu'extérieure. Car cette parole sainte est une nourriture céleste qui m'a donné et me donne encore la vie par l'Esprit Saint, qui m'en donne l'explication³⁷.

C'est le Saint-Esprit qui lui a donné « la clé des trésors du sacré Verbe Incarné et [les lui a] ouverts dans l'intelligence de l'Écriture sainte, dans les passages qui [ont] rapport à lui³⁸ ». L'Esprit, qui est l'Esprit du Verbe Incarné, lui fait aussi expérimenter les paroles du « Verbe de Dieu écrit ».

Les grâces d'illumination, qui procèdent de ce charisme de compréhension de la Parole de Dieu, portent avec elles leur efficacité et produisent en l'âme ce qu'elles lui donnent à voir. L'itinéraire mystique de Marie est guidé et jalonné par l'appel et les clartés de la Parole de Dieu. Ainsi, rapporte-t-elle :

Lors de ma vocation en la Mission de Canada, toutes les maximes et passages qui traitent du domaine et de l'amplification du royaume de Jésus-Christ et de l'importance du salut des âmes pour lesquelles il a répandu son Sang m'étaient comme autant de flèches qui me perçaient le cœur d'une angoisse amoureuse à ce que le Père Éternel fit justice à ce sien Fils bien-aimé contre les démons qui lui ravissaient ce qui lui avait tant coûté³⁹.

L'Écriture joue en elle un rôle analogue à celui des sacrements : elle agit en signifiant.

Marie « expérimente » les paroles de l'Écriture, elle constate « dans ses effets » la profonde vérité et la grande efficacité de la Parole de Dieu. Aussi n'est-il pas étonnant que celles-ci deviennent le mode d'expression privilégié lorsqu'elle cherche à traduire pour les autres quelque chose de sa vie d'union à Dieu, dans des écrits regorgeant de réminiscences scripturaires.

Marie compare la Parole de Dieu à un feu, qui non seulement éclaire mais consume, réalise en quelque sorte ce qu'il porte en lui :

Les paroles de [la] bouche sacrée [du divin Verbe Incarné] dont le saint Évangile est rempli sont, à mon avis, les feux et les flammes qu'il a envoyés par tout le monde, et qui ont jusqu'ici brûlé les âmes pures. Quel est le cœur, pour froid et insensible qu'il soit, qui n'en soit tout embrasé quand il les écoute avec des dispositions d'humilité et de pureté⁴⁰ ?

Elle les rapproche de cet autre feu qu'est l'Esprit « qui nous brûle sans cesse, quand nous lui abandonnons notre cœur ». L'Esprit Saint est vraiment pour Marie le Maître intérieur et le « moteur gracieux ». Les lumières produites par la Parole de Dieu sont « des clartés qui portent leur certitude et leur efficacité⁴¹ ».

Marie de l'Incarnation est un jalon dans le dialogue humano-divin commencé aux premiers jours de l'histoire du salut et consigné dans la Bible. C'est aussi à travers son expérience de Dieu, à

37 Marie de l'Incarnation, *Supplément à la Relation de 1654*, § XII ; *Ibid.*, p. 492.

38 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § XXXVIII ; *Ibid.*, p. 308.

39 Marie de l'Incarnation, *Ibid.*, § LX ; *Ibid.*, p. 427.

40 Marie de l'Incarnation, *Les Relations d'Oraison* ; *Ibid.*, p. 97-98.

41 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § LX ; *Ibid.*, p. 425-426.

travers ses écrits, que la puissance de la Parole de Dieu agit en nous, ses lecteurs.

L'Eucharistie

L'Eucharistie revêt chez Marie de l'Incarnation la même importance que l'Écriture⁴². Elle dit des sacrements ce qu'elle affirmait déjà de la Parole de Dieu :

La divine Majesté [...] me fortifia l'esprit intérieur et me donna une grande inclination à la fréquentation des sacrements. J'avais pour lors environ dix-huit ans. Cette fréquente approche me donnait un grand courage et une grande suavité en l'âme, une foi très vive qui établissait en moi une ferme créance des divins mystères. [...] Tant plus j'approchais des sacrements, plus j'avais désir de m'en approcher, pour ce que j'expérimentais que dedans eux je trouvais ma vie et tout mon bien et un attrait à l'oraison⁴³.

Marie expérimente que l'Eucharistie est l' « aliment » et le « nourrissement » de la vie chrétienne. Le sacrement de l'Amour conduit à la perfection de la charité, il est, avec le sacrement de pénitence, le « principe de sa croissance spirituelle⁴⁴ ». Les grâces mystiques, fussent-elles les plus hautes, ne sauraient se substituer aux moyens de salut institués par le Christ. Elles sont elles-mêmes le fruit des sacrements, notamment de l'Eucharistie, ainsi que ne manque pas de le relever Marie en maints endroits de ses écrits.

Dans l'état du mariage spirituel, l'Eucharistie devient le sacrement de l'épouse, la consommation de l'union pour ainsi dire, ainsi qu'en témoigne ce beau passage de la *Relation de 1633* :

Je ne saurais exprimer la force ni la douceur de l'union de mon âme avec Notre-Seigneur, principalement par la sainte communion. [...] Je me sentais remplie de l'unité de Dieu au fond de l'âme par le moyen de ce sacrement d'amour, et quoique j'en eusse la présence habituelle, c'était néanmoins d'une manière tout autre. Cela me causait une faim continuelle de communier sans cesse, s'il m'eût été possible, parce que j'expérimentais que c'est là où l'on jouit vraiment de Dieu⁴⁵.

De l'union avec le Verbe Incarné, l'Eucharistie conduit à l'union avec la Trinité tout entière, comme l'explique plus loin Marie :

Ayant reçu [le sacré Verbe Incarné dans la communion], je ne saurais exprimer la manière en laquelle je le possédais et il me possédait, me faisant sentir par expérience et par ses touches que c'était lui, lui, dis-je, qui est l'Amour et le Maître des cœurs. Après m'avoir tenue longtemps dans une grande union, je demeurais dans la vue et dans la jouissance de la Divinité, et de toute la Trinité que je connaissais être en ce divin sacrement ; car, bien que je le visse appartenir au sacré Verbe Incarné, j'avais aussi une connaissance, que la Divinité étant indivisible et les Personnes

42 Voir Thérèse Nadeau-Lacour, « Marie Guyart et le sacrement de l'amour », dans *Il suffit d'une foi. Marie et l'Eucharistie chez les fondateurs de la Nouvelle-France*, Québec, Éditions Anne Sigier, 2008, p. 104-124.

43 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § III ; *Écrits spirituels et historiques, op. cit.*, T. II, p. 165-166.

44 Dom A. Jamet, *Ibid.*, T. I, dans l'Appendice à la *Relation de 1633*, note 9, p. 243.

45 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1633*, § 39 ; *Ibid.*, T. I, p. 215.

inséparables, je possédais tout cela dans ce sacrement d'amour⁴⁶ .

Marie de l'Incarnation a-t-elle vécu les dimensions plus ecclésiales de l'Eucharistie ? Quel rapport le sacrement de l'Amour entretient-il avec sa vocation apostolique ?

Il y a chez Marie une insistance à parler du Sang Rédempteur pour désigner l'Eucharistie. Or pour elle, l'Église est « fondée par le Sang précieux de Jésus-Christ⁴⁷ » et les chrétiens, par leur baptême, sont « régénérés [...] dans le Sang de Jésus-Christ qui donne toute la vertu à ce Sacrement⁴⁸ ». Dès lors, l'Eucharistie, mémorial de la passion du Christ, du Sang versé pour la multitude en rémission des péchés, est pour Marie - même si elle ne le dit pas explicitement - la source, le centre et le sommet de toute la vie chrétienne et de toute l'activité missionnaire.

L'Eucharistie fait naître l'Église en Nouvelle-France, cette Église « riche du Sang précieux [du] Fils [de Dieu], notre divin Époux et suradorable Sauveur⁴⁹ ». Mais si l'Eucharistie fait l'Église, elle est aussi la raison d'être de la mission⁵⁰, de « l'amplification du royaume de Jésus-Christ » que Marie met toujours en relation avec le Sang Rédempteur, dans la Prière apostolique par exemple. L'activité missionnaire de l'Église est bien d'amener au Christ les âmes lavées par son Sang, afin que le Sang du Rédempteur n'ait pas été répandu en vain.

La vision du Sang de 1620 avait fait comprendre à Marie le prix infini de la Rédemption et elle en était sortie comme « changée en une autre créature⁵¹ », écrit-elle. Maintenant, au Canada, elle travaille « à appliquer le Sang de Jésus-Christ aux âmes⁵² », ce Sang dont émane « l'esprit du Christianisme » et qui transforme ceux dont il s'empare « en d'autres hommes tout nouveaux⁵³ ».

L'Eucharistie qui rend présent et efficient le Sang de son Époux divin est la source vitale de toute l'activité apostolique de Marie de l'Incarnation. C'est bien le Sacrement de l'Amour qui la pousse à devenir elle-même hostie, en conformation au Fils, dans une oblation pure au Père, et qu'elle dit être sa « principale affaire intérieure⁵⁴ ». C'est bien encore le Sacrement de l'Amour qui lui fait désirer sceller l'alliance dans son sang, comme son ami Isaac Jogues⁵⁵, duquel, à l'annonce de son martyre, elle écrira à l'une de ses correspondantes en France : « C'est à cette heure et à juste titre que vous pouvez dire que le R. P. Jogues est un double Martyr de l'amour sacré. C'est [...] une victime et un holocauste qui a enfin répandu tout son sang et donné sa vie pour Dieu⁵⁶. »

46 Marie de l'Incarnation, *Ibid.*, § 48 ; *Ibid.*, p. 227-228.

47 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § LXVI ; *Ibid.*, T. II, p. 452.

48 Marie de l'Incarnation, Lettre du 4 septembre 1641 à ses neveux ; *Marie de l'Incarnation. Correspondance, op. cit.*, p. 129.

49 Marie de l'Incarnation, Lettre du 30 octobre 1667 à son fils ; *Ibid.*, p. 798.

50 Voir le Décret *Presbyterorum ordinis* du Concile Vatican II, n°5 : « L'Eucharistie est [...] la source et le sommet de toute l'évangélisation ».

51 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § VI ; *Écrits spirituels et historiques, op. cit.* T. II, p. 185.

52 Marie de l'Incarnation, Lettre du 16 septembre 1642 à une prieure ursuline ; *Marie de l'Incarnation. Correspondance, op. cit.*, p. 156.

53 Marie de l'Incarnation, Lettre du 7 octobre 1646 à une amie ; *Ibid.*, p. 293.

54 Marie de l'Incarnation, Lettre du 3 septembre 1644 à sa sœur Catherine Guyart (?) ; *Ibid.*, p. 236.

55 Voir la dernière lettre de Isaac Jogues de septembre 1646, dans *Jésuites de la Nouvelle-France*, textes choisis et présentés par François Roustang, Paris, Desclée de Brouwer (coll. Christus, 6), 1960, p. 270-271.

56 Marie de l'Incarnation, Lettre du 7 octobre 1647 à Mère Gillette Roland (?), Visitandine ; *Marie de l'Incarnation.*

L'union sponsale au Verbe Incarné, l'élan apostolique vers ceux pour qui l'Époux a versé son Sang, le désir de conformation au Christ dans son immolation rédemptrice ne font qu'un chez Marie de l'Incarnation, et pour chacun de ces aspects de sa vie l'Eucharistie est à la fois la source, l'unité et le sommet.

L'Église

Marie de l'Incarnation a le sentiment profond de la dimension ecclésiale de tout ce qui lui est donné de vivre, même si, dans la communion des saints, son itinéraire spirituel est unique et ne peut être que tel. « [C'est] une consolation indicible à l'âme [...] lorsqu'elle sait que tout ce qui s'est passé en elle est dans la foi de l'Église de qui elle tient son souverain bonheur d'être fille, elle possède une grande paix⁵⁷ », écrit-elle. Les lieux où elle fait l'expérience de la rencontre avec Dieu sont éminemment ecclésiaux. La Parole de Dieu est annoncée dans l'Église. L'Eucharistie est le « sacrement de l'Église », au double sens de l'expression, qui est fait par et qui fait l'Église. L'Église est au premier plan de sa vocation apostolique dont le but est « l'amplification du Royaume », la croissance de la « Nouvelle Église du Fils de Dieu » en terre canadienne.

Marie aime à se dire « fille de l'Église ». Elle écrit au début de la *Relation de 1654* :

L'une des choses qui m'a beaucoup servi pour l'esprit de dévotion a été les cérémonies de l'Église, lesquelles dès mon enfance attiraient puissamment mon esprit. Je trouvais cela si beau et si saint que je ne voyais rien de semblable. Étant devenue plus grande et capable de concevoir leur signification qu'avait eue mon esprit, voyant la sainteté et majesté de l'Église. Cela augmentait aussi ma foi et me liait à Notre-Seigneur d'une façon tout extraordinaire ; Je m'épanchais en actions de grâces de ce qu'il lui avait plu me faire naître de parents chrétiens et de ce qu'il m'avait appelée à la vocation de fille de l'Église. Plus j'avançais en connaissance, plus j'avais de touches et d'amour pour ces saintes cérémonies de l'Église. [...] J'avais une vive foi pour tout ce que l'Église fait qu'il semblait que c'était ma vie et mon aliment⁵⁸.

C'est donc au contact de la liturgie que le sens ecclésial de Marie s'est formé.

Par ailleurs, l'état du mariage spirituel l'a établie dans « un amour toujours plus grand pour tout ce qui se fait et pratique dans l'Église de Dieu, en laquelle l'on ne voit que pureté et sainteté⁵⁹ ».

Mais il y a plus. L'expérience spirituelle elle-même de Marie de l'Incarnation, le mode nuptial de son union au Verbe Incarné, sa vocation apostolique disent quelque chose du mystère de l'Église et la font advenir dans l'histoire des hommes. La vie de Marie laisse « entrevoir quelque chose des merveilleux effets que la grâce christique opère au plus profond du cœur de l'Église⁶⁰ », comme le dit admirablement Charles Journet, le théologien de *L'Église du Verbe Incarné* (1941, 1951, 1969).

Ainsi, parce que l'Église est pleinement l'Épouse du Christ, il faut qu'à l'Amour sponsal du Christ répondent, au sein de l'Église, des âmes qui l'aiment véritablement d'un amour d'épouse. Et citant le témoignage de Marie de l'Incarnation sur l'état foncier dans lequel le mariage spirituel l'a

Correspondance, op. cit., p. 338.

57 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § XIX ; *Écrits spirituels et historiques, op. cit.* T. II, p. 238.

58 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § IV ; *Écrits spirituels et historiques, op. cit.* T. II, p. 170-171.

59 Marie de l'Incarnation, *Ibid.*, § LXVIII ; *Ibid.*, p. 446.

60 Charles Journet, *L'Église du Verbe Incarné*, Paris, Desclée de Brouwer, T. II, 1951, p. 315.

établie, où « l'état d'épouse prévaut à tout⁶¹ », Journet écrit :

Voilà le fond du cœur de l'Église. Voilà d'où naît, au sein d'elle-même, le souffle qui l'entraîne tout entière. Voilà d'où lui viennent son zèle à plaider la cause de son Époux, à la fois devant le Père céleste et devant le monde, sa jalousie à défendre la divinité de sa personne, son impatience à le voir reconnu et aimé par tous les peuples : en un mot, cette qualité foncière de son amour, qui, du moment que le Christ n'a vécu que pour elle, la porte invinciblement à ne vivre que pour lui, à donner pour lui son sang, à s'oublier tout entière pour lui⁶².

Par son union sponsale au Verbe Incarné, par sa fécondité apostolique, Marie de l'Incarnation a fait advenir l'Église. « Fille de l'Église », elle est devenue la « Mère de l'Église au Canada ».

Conclusion : le bonheur de Marie

Dans un essai publié récemment sous le titre *Marie de l'Incarnation ou le chant du cœur*⁶³, le Père René Champagne, Jésuite, posait cette simple question : « Marie de l'Incarnation que l'Église a déclarée bienheureuse au ciel fut-elle heureuse sur terre ? » Ou, pour formuler la question différemment : Quel fut le bonheur de Marie ?

Le Père Champagne, dont l'ouvrage répond positivement à la question posée, livre les caractéristiques du bonheur de Marie⁶⁴. Sa nature est profonde. Il est ce « chant du cœur » qui a commencé en elle depuis le « oui » de l'enfant de sept ans au « Voulez-vous être à moi ? », et qui fut sien toute sa vie durant. Ce chant, le chant de l'épouse qui chante en son « épithalame⁶⁵ », a connu plusieurs modes, pour devenir pure passivité, chant de Dieu en elle, « un air si doux dans le centre de l'âme où est la demeure de Dieu⁶⁶ », « un commerce d'esprit à esprit et d'esprit dans l'esprit⁶⁷ ». Le bonheur de Marie est aussi celui de la profonde cohérence de toute une vie, qui lui a été donnée de Dieu, s'abandonnant entièrement à cette « aimable providence⁶⁸ » dans l'accueil des événements.

Mais le bonheur de Marie en définitive, c'est la vie de l'Esprit qui l'unit à son Époux, le Verbe Incarné, et au Père, son immersion dans l'Amour trinitaire. C'est aussi celui qui naît de sa conformation au Christ dans son acte rédempteur, de l'amour qui passe par la souffrance.

Au soir de sa vie, Marie écrira à son fils, par le dernier bateau qui part en cet automne 1670 :

Me voilà à la fin de ma vie, et je ne fais rien qui soit digne d'une âme qui doit bientôt comparaître devant son Juge. Cependant toute imparfaite que je suis, et pour anéantie que je sois en sa présence, je me vois perdue par état dans sa divine Majesté, qui depuis plusieurs années me tient

61 Marie de l'Incarnation, *Supplément à la Relation de 1654*, § XX ; *Écrits spirituels et historiques*, op. cit. T. II, p. 498.

62 Charles Journet, *L'Église du Verbe Incarné*, op. cit. p. 337.

63 René Champagne, *Marie de l'Incarnation ou le chant du cœur*, Montréal, Médiaspaul, 2012. Voir la présentation que fait de l'ouvrage Madame Isabelle Landy-Houillon, « À propos de l'ouvrage du P. René Champagne *Marie de l'Incarnation ou le chant du cœur* », dans *Quatre cents ans de regards sur Marie Guyard*, op. cit.

64 R. Champagne, *Marie de l'Incarnation ou le chant du cœur*, op. cit. en conclusion, p. 159-162.

65 Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, § XXII ; *Écrits spirituels et historiques*, op. cit. T. II, p. 254-255.

66 Marie de l'Incarnation, *Ibid.*, § LXVII ; *Ibid.*, p. 462-463.

67 Marie de l'Incarnation, *Supplément à la Relation de 1654*, § XVI ; *Ibid.*, p. 495.

68 Dom Cl. Martin, *La Vie de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, op. cit. p. 376.

avec elle dans un commerce, dans une liaison, dans une union et dans une privauté que je ne puis expliquer. C'est une espèce de pauvreté d'esprit qui ne me permet pas même de m'entretenir avec les Anges, ni des délices des Bienheureux, ni des mystères de la foi. [...] L'âme porte dans ce fond des trésors immenses et qui n'ont point de bornes. [...] Dieu même agit et [...] son divin esprit opère. [...] Il me serait bien difficile de m'étendre beaucoup pour rendre compte de mon Oraison et de ma disposition intérieure, parce que ce que Dieu me donne est si simple et si dégagé des sens, qu'en deux ou trois mots j'ai tout dit. Ci-devant je ne pouvais rien faire dans mon oraison sinon de dire dans ce fond intérieur par forme de respir : Mon Dieu, mon Dieu, mon grand Dieu, ma vie, mon tout, mon amour, ma gloire : Aujourd'hui je dis bien la même chose, ou plutôt je respire de même ; mais de plus mon âme proférant ces paroles très simples, et ces respirs très intimes, elle expérimente la plénitude de leur signification⁶⁹.

Le bonheur de Marie sur cette terre ne fut-il pas cette « union douce et amoureuse [qui] est déjà la béatitude commencée dans une chair mortelle⁷⁰ » ? La « béatitude au présent », dans l'attente de la claire vision de Dieu.

Dom Thierry Barbeau
Solesmes, le 15 juin 2014
dimanche de la Très Sainte Trinité

69 Marie de l'Incarnation, Lettre du 25 septembre 1670 à son fils ; *Marie de l'Incarnation. Correspondance, op. cit.* p. 896-897.

70 Marie de l'Incarnation, Lettre du 30 août 1650 à son fils ; *Ibid.*, p. 397.